

Georges Brassens, en 27 chansons, fit une rétrospective saisissante d'une déjà longue et brillante carrière

La première partie du spectacle fut une sorte de mise en train, destinée à préparer la venue du maître d'œuvre, j'allais dire du dieu chevelu au profil de médaille antique. Lorsqu'il s'avança sur la scène, il était visiblement ému, intimidé même et cela se comprend, car ce public qu'il allait affronter ce soir, ce n'était pas le même public qu'au cours d'une déjà longue carrière, il avait eu l'habitude d'hypnotiser, d'envoûter par ses chansons. Devant lui, dans cette salle archi-comble, il y avait tout Sète, toute sa ville, tout son pays natal, venu comme en un pèlerinage applaudir l'enfant prodige.

Et Georges Brassens avait le trac, cela se lisait sur son visage tendu, en ses sourcils tordus, en cette moustache en brosse, qui frémissait, en ses yeux grands ouverts sur ce gouffre sombre qui, pourtant, déjà avant le premier accord, faisait à son idole un accueil crépitant et enthousiaste.

Mais bien vite un silence religieux s'établissait dans l'attente du récital que depuis bien longtemps Sète frémissante espérait. Et ce fut pendant une heure et demie, sans arrêt, sauf pour laisser s'estomper les salves d'applaudissements, un véritable feu d'artifice de musique tour à tour harmonieuse ou syncopée sur laquelle s'envolaient des vers émouvants ou gaillards, mais toujours empreints d'une teinte poétique, qui savait faire passer tout ce qui aurait pu paraître indécent.



Georges Brassens, tout seul, face à une salle sous le charme.
(Photo Francis Clément).

27 chansons furent ainsi livrées par-delà la rampe au public sétois suspendu aux lèvres du chanteur, buvant ses paroles, communiant avec lui, retrouvant dans sa langue verte ou cynique, réaliste ou tragique, les accents d'un François Villon, ressuscité sur les bords de la Méditerranée.

Il y eut « Marquise » d'abord, privée brusquement de l'aide d'amplificateurs déficients, ce qui n'empêcha pas Brassens de poursuivre et de prouver ainsi que sa voix chaude et grave pouvait s'en passer. Mais la panne dura peu et les amplis se remirent à fonctionner juste à point pour entendre « amplifier » le « Je t'enm... » envolé d'un bouche rieuse et complice.

Il y eut aussi la délicieuse Marguerite « tombée singulière du bréviaire de l'abbé ? » « La complainte des filles de joie », « Les trompettes de la renommée » chanson amère et gauloise où se cache la timidité de l'auteur.

La sueur ruisselait du visage de Brassens, qui continuait à faire vibrer la salle. Bien au-delà du chanteur, le public redécouvrait un homme profondément sensible, aimant la vie, les femmes et la nature, l'homme et sa liberté, détestant la mort « tueuse des pauvres gens », haïssant la guerre de 40 et même celle de 14-18, se moquant ouvertement des bourgeois, des pandores, en anarchiste souriant et débonnaire..

Les chansons du « cru 63 », précédant les succès antérieurs, s'y mêlant pour le plaisir toujours renouvelé des auditeurs, devaient leurs notes et leurs paroles. « Le gorille », « Jeanne », « Au près de mon arbre », « Le vieux Léon », « Dans l'eau de la claire fontaine » si perverse et si tendre à la fois, « Saturne », « Le petit joueur de flûteau » et « Chanson pour l'Auvergnat » et « Je vous salue Marie... » Et j'en passe. Les rappels succédaient aux rappels, 6e, 7e, 8e, que sais-je ? Insatiables, les bravos rapelaient le poète, l'obligeaient à reprendre place sur la chaise.

Mais, il fallut bien, une fois pour toutes, mettre un terme à cette inoubliable soirée. Rompant le charme, Georges Brassens, vint une dernière fois saluer ceux qui l'ovationnaient, ayant abandonné dans les coulisses sa célèbre guitare.

Merci, Georges Brassens. Vous avez fait vibrer toutes les cordes sensibles d'un public de chez vous. Vous avez ravi vos concitoyens, qui, le rideau à peine tombé, ne pensaient plus qu'au prochain rendez-vous.

Jean Arnulf, d'une voix grave, aux larges inflexions, chanta des chansons désespérées et cinglantes. Jean Ohé fut le virtuose du coq à l'âne, un humoriste insolite, un Buster Keaton déclamant. Nous apprécîâmes les refrains acides, parfois satiriques et bien souvent cyniques de Christine Sèvres.

Enfin, pour clôturer ces hors-d'œuvres, un bon moment de détente, de rires débridés avec Bobby Lapointe. Ce paysan roublard et loufoque, cet hurluberlu, ce farfrelu déchaîna la gaité par ses balourdises et son comique saugrenu. Il est, après Georges Brassens bien sûr, le meilleur de la soirée et nous lui en faisons compliment.

Nous n'oublierons pas de noter que ce spectacle de qualité présenté par le Centre culturel et Jacques Canetti, fut accompagné par le pianiste Oswald d'Andréa, à la fois discret, comme il convient, et présent malgré tout, ainsi que Pierre Nicolas à la basse.



Bobby Lapointe dévide au micro ses amusantes loufoqueries.



Après l'audition, Georges Brassens entouré de jeunes admiratrices et admirateurs s'apprête à signer de nombreuses photos et à dédicacer son recueil de poèmes de la collection « Poètes d'aujourd'hui ».

Le Midi Libre
25 novembre 1963